

DISCOURS 36

Je te rends grâce, Maître, Seigneur du ciel et de la terre, toi qui avant la fondation du monde m'as prédestiné à passer du néant à l'être. Je te rends grâce de ce que, avant qu'advint le jour et l'heure où tu avais ordonné que je fusse produit, toi-même, toi le seul immortel, le seul tout-puissant, le seul bon et ami des hommes, descendant de tes saintes hauteurs sans sortir du sein paternel mais incarné et enfanté de Marie, Vierge sainte, tu m'as d'avance restauré et vivifié, tu m'as affranchi de la chute ancestrale en me frayant d'avance le retour aux cieux. Ensuite, après m'avoir produit et fait peu à peu grandir, tu m'as toi-même renouvelé en me restaurant par ton saint baptême, tu m'as orné du saint Esprit, tu m'as assigné comme gardien un ange de lumière, tu m'as, jusqu'à l'âge adulte, gardé indemne des actions hostiles et des pièges de l'ennemi.

Mais que nous nous sauvions – ainsi en as-tu jugé –, ce n'est pas (une question) de force, mais de libre décision : aussi as-tu permis que je fusse moi aussi honoré du libre arbitre pour donner la preuve en gardant tes commandements d'un libre amour envers toi, mais c'est moi qui, dans mon ingratitude et mon mépris, comme un cheval débarrassé de ses liens – voilà à quel prix j'estimais mon libre arbitre ! – de moi-même, me suis jeté dans le précipice, en bondissant (loin) de ton empire. Et quand j'ai été là gisant, roulé sans connaissance et de plus en plus meurtri, tu ne t'es pas détourné, tu ne m'as pas laissé gisant à me souiller dans la boue, mais, par les entrailles de ta miséricorde, tu m'as envoyé chercher, tu m'as fait remonter de ce bas-fond, tu m'as honoré de façon plus brillante et, tandis que rois et princes voulaient user de moi comme d'un instrument infâme pour servir leurs desseins, par tes ineffables jugements tu m'as racheté (de leurs mains). Malgré mon amour de l'argent, tu ne m'as pas laissé recevoir des cadeaux d'or et d'argent; la gloire et la célébrité de (cette) vie, qu'on m'offrait pour vendre ta sainteté, tu m'as donné de les regarder comme une abomination.

Mais tous ces (bienfaits), je te le confesse, Seigneur Dieu du ciel et de la terre, je n'en ai plus fait aucun cas, et je me suis rejeté, malheureux ! dans la fosse et la fange de l'abîme de mes pensées et actions honteuses et, arrivé à ce point, j'ai succombé aux (brigands) cachés dans les ténèbres dont, (je ne dis) pas moi tout seul mais le monde entier lui-même à la fois n'eût pas su me faire remonter ni m'arracher à leurs mains.

Cependant, tandis que j'y litais retenu lamentablement et misérablement bousculé, étouffé, traité en jouet par eux, toi, le Maître compatissant et ami des hommes, tu ne m'as pas négligé, tu ne m'as pas gardé rancune, tu ne t'es pas détourné de ma conscience ingrate, tu ne m'as pas abandonné (plus) longtemps à la tyrannie librement acceptée de ces brigands, mais même si de mon côté, dans mon inconscience, je me réjouissais d'être entraîné avec eux, toi au contraire tu ne supportais pas, Maître, de me voir, à ma honte, traîné et bousculé, mais tu t'es ému de compassion, mais tu as eu pitié, et ce n'est pas un ange, ce n'est pas un homme que tu as envoyé vers moi, pécheur et misérable, mais c'est toi-même qui, mû par les entrailles de ta bonté, t'es incliné sur cette fosse très profonde et vers moi, enfoui et assis tout au fond de la boue as tendu ta main immaculée et, sans que je te visse – comment donc en effet l'aurais-je pu, comment aurais-je seulement trouvé la force de lever les yeux, recouvert et étouffé comme je l'étais sous la boue ? – tu m'as pris par les cheveux de ma tête, tu m'as arraché de force et tiré de là : et tout en ressentant la douleur et le rapt soudain en l'air et la façon dont je m'élevais, je ne savais seulement par qui j'étais enlevé, ou qui pouvait bien être celui qui me prenait et m'enlevait. Mais après m'avoir enlevé et placé sur le sol tu m'as confié à ton serviteur et disciple, complètement sale, les yeux, les oreilles et la bouche obstrués par la boue, et même ainsi je ne voyais pas qui tu étais, je reconnus seulement de quelle sorte tu es, bon et ami des hommes. Ainsi donc m'as-tu arraché à cette fosse très profonde et à (toute) cette boue, et après m'avoir dit : «Tiens bon et attache-toi à cet homme, suis-le, car c'est lui qui t'emmènera et te lavera, après m'avoir gratifié d'une ferme confiance envers lui; tu t'es retiré. Où donc es-tu allé, je l'ignore.

Celui donc qui m'avait été montré par toi, Maître très saint, je l'ai suivi selon ton précepte sans me retourner en arrière et, tandis qu'à grand-peine il me menait aux fontaines et aux sources – aveugle qu'il tirait après lui par cette main dont tu m'avais doué, la confiance, et qu'il forçait à le suivre sur un chemin où lui qui y voyait clair soulevait ses pieds à propos et passait à travers cailloux, fossés et pièges en sautant tous (les obstacles) –, il m'arrivait de m'y heurter et de tomber et j'eus à souffrir mainte peine, maint accident et contrariété. Mais tandis que lui, à chaque source ou fontaine, de lui-même, à toute heure, se nettoyait et se lavait, pour moi, n'y voyant rien, la plupart du temps je les passais : s'il ne m'eût pris la main et placé auprès de la source en guidant les mains de mon intelligence, pas une fois, nulle part, je n'aurais su trouver le jaillissement de l'eau. Mais pendant qu'il me le montrait et souvent me permettait de m'y nettoyer,

en même temps que l'eau pure je prenais aussi avec mes mains la vase et la boue qui pouvaient se trouver là, auprès de la source, et je me salissais la figure; souvent aussi, en tâtonnant pour trouver la source de l'eau, j'agitais en même temps le limon, je soulevais la boue et, n'y voyant rien du tout, tandis que je me salissais la figure avec de la boue comme si c'eût été de l'eau, je croyais me nettoyer parfaitement.

Et maintenant, comment raconter toute la violence et la contrainte que j'en (ressentais) ? et pas seulement pour cela, mais pour les fréquentes discussions avec ceux qui me suggéraient, qui me répétaient quotidiennement : «A quoi bon perdre ta peine, c'est agir en fou ! à quoi bon suivre ce trompeur, ce charlatan, dans l'attente vaine et inutile de recouvrer la vue ? Impossible à l'époque actuelle ! Pourquoi, le suivre, pour te heurter et t'ensanglanter les pieds ? Pourquoi ne pas aller trouver plutôt des gens pitoyables qui t'inviteraient à te reposer, à te nourrir, à bien te soigner ? Car il est impensable que tu te débarrasses de la lèpre de l'âme ou qu'à l'époque actuelle tu recouvres jamais la vue. D'où sort-il donc ce charlatan, ce nouveau thaumaturge, qui te promet ce qui est impossible à tous les hommes de la génération actuelle ? Malheur à toi : d'un côté tu vas perdre les soins que t'offrent des gens compatissants qui ont l'amour du Christ et de leurs frères, de l'autre tu vas supporter les afflictions et tribulations à quoi tu t'exposes pour de vaines espérances, sûrement tu en déchanteras des promesses que te fait ce trompeur, cet imposteur. Qu'est-ce qu'il peut bien faire ? Tu as donc besoin de nous pour te rendre compte, tu ne peux pas réfléchir un peu tout seul ? Comment ? et nous, nous n'y voyons pas clair ? ou bien si, comme te l'affirme cet égaré, nous sommes tous atteints de cécité ? En réalité nous y voyons clair, tous, et ne t'y laisse pas prendre : il n'existe pas une autre vision (qui serait) meilleure que celle-ci !» – Mais à tous ces hommes, ô toi le miséricordieux et le compatissant, à eux les véritables trompeurs et imposteurs qui abreuvent leur prochain à un courant trouble, tu m'as arraché par la foi et l'espérance dont tu m'as gratifié, et par elles tu m'as donné la force de supporter ce que j'ai dit et bien d'autres choses.

J'ai persévéré dans cette (conduite), intégralement sans me relâcher, et chaque jour, non sans barboter et tâtonner je faisais mes ablutions et croyais me nettoyer, comme me l'enseignait ton apôtre et disciple : un jour, j'étais en route et accourais à la source, quand, à nouveau, toi-même qui naguère m'avais tiré de la boue, tu es venu à ma rencontre sur le chemin. Alors, pour la première fois, tu as ébloui mes faibles regards de l'éclat immaculé de ton visage et, même ce que je croyais avoir de lumière, je l'ai perdu, incapable de te reconnaître : et comment en aurais-je été capable, quand je n'ai pas eu la force de voir l'éclat de ton visage, ni de l'apprendre ou de le comprendre, – (comment), toi-même, te voir ou connaître qui tu pouvais bien être ? Dès lors donc, plus fréquemment, tandis que je me tenais tout au bord de la source, loin de dédaigner, toi le Sans-orgueil, de descendre (jusqu'à moi), au contraire, tu t'approchais et tu me saisissais d'abord la tête, tu la baignais dans les eaux et me faisais voir de façon plus claire la lumière de ton visage. Mais aussitôt tu t'envolais, sans me permettre de concevoir qui au juste tu étais, toi qui faisais cela, d'où tu venais et où tu retournais, car tu ne me l'avais pas encore permis. Mais tout en venant ainsi pour un temps et en l'en allant, peu à peu, tu m'apparaissais toujours mieux, tu m'inondais de ces eaux et me faisais la grâce de mieux voir une lumière plus pure.

Après avoir prolongé cette façon de faire tu m'as jugé digne de voir un objet et un mystère redoutables. Tu étais en effet auprès de moi, tu me lavais – me semblait-il – dans les eaux, tu m'en inondais et m'y plongeais à maintes reprises, quand je vis les éclairs brillant autour de moi et les rayons de ton visage mêlés aux eaux, et je fus dans la stupeur, me voyant aspergé d'une eau lumineuse. Où était, d'où venait, qui était celui qui me la versait ? je ne m'en rendais pas compte, mais simplement en me baignant, j'étais dans la joie, croissant en foi, volant des ailes de l'espérance et m'élevant jusqu'au ciel; plein d'une haine violente pour ces conseillers qui m'égarèrent avec leurs paroles d'illusion et de mensonge, et de pitié pour leur égarement, je ne les rencontrais même plus pour une visite ou une simple conversation, mais je fuyais jusqu'au dommage résultant de leur vue, tandis qu'envers mon aide et mon secours, je veux ire ton saint disciple et apôtre, aussi bien qu'envers toi-même qui m'as façonné, j'avais l'âme pleine de vénération, de respect et d'amour, tombant à ses pieds nuit et jour et l'implorant : «Si tu as quoique pouvoir, viens à mon secours !» dans cette assurance que tout ce qu'il veut, il le peut auprès de toi.

Cet état se prolongeait par ta grâce quand, à nouveau, je vis un autre redoutable mystère. Tu m'avais pris et, remontant au ciel, tu m'enlevais avec toi – soit dans mon corps, je ne sais, soit hors de mon corps, toi seul le sais, toi qui l'as fait ! Mais après y avoir passé une heure avec toi, frappé à la fois de stupeur par la grandeur de ta gloire – quelle gloire, celle de qui, je l'ignore –, et d'épouvante par l'incommensurable altitude, je frissonnai des pieds à la tête : mais à nouveau, tu me laissas seul sur la terre où je me tenais auparavant, et je me retrouvai gémissant et épouvanté

de ma misère. Puis, au bout d'un peu de temps que j'étais en bas, voici que là-haut, les cieux s'ouvrant, tu daignas m'y montrer ton visage, tel un soleil sans forme; et qui tu pouvais bien être, même alors tu ne m'as pas donné de le connaître – comment l'aurais-je pu, tu ne m'avais pas parlé ? – mais aussitôt tu te cachas, et moi j'errais à ta recherche, toi que je ne connaissais pas, et je désirais voir ta forme et connaître de façon consciente qui tu étais. Ainsi, dans l'excès de cette violence et le feu de ton amour, je ne cessais de pleurer, dans l'ignorance où j'étais de toi, de ton identité, toi qui m'as amené du néant à l'existence, qui m'as retiré de la boue, qui t'es fait pour moi tout ce que j'ai dit.

Après t'être à nouveau fait voir de la sorte à mainte reprise, et t'être à mainte reprise caché de nouveau sans me parler en échappant totalement à mon regard, – mais je voyais les éclairs et l'éclat de ton visage, qui à nouveau, comme auparavant dans les eaux, à mainte reprise, brillaient autour de moi, et tout à fait incapable de les retenir, je me rappelais où, jadis, je t'avais vu en haut, et soupçonnant dans ma folie qu'il s'agissait d'un autre, je cherchais avec larmes à te voir de nouveau. Ainsi donc, dans une grande douleur, affliction et angoisse, je m'accablais moi-même, m'oubliant et oubliant avec moi le monde entier et tout ce qu'il y a au monde, n'ayant de pensée ni pour une ombre, ni pour quoi que ce soit qui existe ou qui puisse jamais exister de visible, – quand toi-même, toi invisible à tous, impalpable et insaisissable, tu m'apparus et il me sembla que tu purifiais mon intelligence, dilatais la vision de mon âme et me permettais de voir de mieux en mieux ta gloire, ou plutôt comme si c'était toi qui grandis et te dilates en augmentant d'éclat, et à mesure que se retirait l'obscurité c'était toi que je découvrais en train d'approcher et d'arriver, comme nous l'expérimentons souvent dans les choses sensibles. Lorsqu'en effet la lune brille et que marchent pour ainsi dire les nuages, c'est la lune qu'on voit qu'on croit voir courir à toute vitesse, sans qu'en fait elle ajoute rien à sa course accoutumée ou modifie le chemin (qu'elle suit) depuis toujours. De la même façon, Maître, tu semblais arriver, toi l'immobile, et toi l'immuable, t'agrandir, et prendre forme, toi le sans forme.

De même en effet qu'un aveugle qui recouvre progressivement la vue remarque la silhouette humaine, et se représente peu à peu ce que c'est, non que cette silhouette sous son regard se transforme ou se déforme, mais c'est plutôt la vision de ses yeux qui, en s'éclaircissant, voit la silhouette telle qu'elle est, les traits s'en imprimant pour ainsi dire tout entiers en sa vision et à travers elle pénétrant, se modelant et se gravant, comme sur une tablette, dans la partie intellectuelle et la mémoire de l'âme, – ainsi de ton côté t'es-tu fait voir, après avoir, par la lumière du saint Esprit, dans la clarté, intégralement purifié mon intelligence : et, son regard (ainsi) purifié et éclairci, c'était toi qui me semblais sortir de quelque part et apparaître avec plus d'éclat, toi qui me donnais le moyen de voir la silhouette d'une forme sans forme. Alors tu m'as mis hors du monde – j'ai failli dire : et du corps, mais c'est ce dont tu ne m'as pas permis de me rendre exactement compte. Tu as donc resplendi et t'es fait voir, semble-t-il, tout entier à moi qui tout entier y voyais vraiment clair, et comme je disais : «Ô Maître, qui pouvais-tu bien être ?» – c'est alors pour la première fois que tu m'as jugé digne, moi le prodigue, d'(entendre) ta voix. Avec quelle douceur m'as-tu interpellé, tandis que je me dressais, m'effrayais, tremblais et essayais de raisonner quelque peu en me redisant : «Que peut donc bien (me) vouloir cette gloire et la grandeur de cet éclat ? Comment donc, grâce à quoi ai-je été rendu digne de tels biens ?» – «Je suis, dis-tu, le Dieu qui pour toi s'est fait homme. Et parce que tu m'as recherché de toute ton âme, voici que désormais tu seras mon frère, mon cohéritier et mon ami.» Là-dessus, atterré, l'âme toute défaite, ma force évanouie, je répondais : «Qui suis-je donc, moi, et qu'ai-je fait, moi misérable et infortuné, ô Maître, que tu me juges digne de tels biens, me fasses participant et cohéritier d'une telle gloire ?» Et tandis que je réfléchissais que cette gloire et cette joie étaient au-dessus de l'intelligence, voici qu'à nouveau, toi, le Maître, comme un ami s'entretient avec son ami, par ton Esprit qui parle en moi tu m'as dit : « Tous ces dons, c'est simplement pour ta bonne intention, ta bonne volonté et ta confiance, que je te les ai faits et les ferai encore : qu'as-tu donc d'autre, en effet, ou qu'as-tu jamais eu à toi, toi que j'ai introduit nu (dans le monde), pour que je le reçoive et le donne ces (biens) en échange ? Si en effet tu n'es pas délivré de la chair, tu ne verras pas ce qui est parfait, tu ne seras pas capable d'en avoir la pleine et entière jouissance.» Et comme je disais : «Mais qu'y a-t-il donc de plus grand que ce que j'ai eu, ou de plus brillant ? pour moi, en tout cas, il me suffit d'être ainsi, même après la mort» – «Tu es vraiment par trop mesquin, m'as-tu dit, de te contenter de tels (biens) qui, par rapport aux (biens) futurs, sont l'équivalent du ciel dessiné sur du papier et qu'on tient dans les mains : autant, en effet, il est inférieur au véritable ciel, autant et sans comparaison la gloire future se révélera-t-elle supérieure à celle que tu vois maintenant.»

Après ces mots, tu as gardé le silence, et peu à peu, (ô mon) doux et bon Maître, tu t'es caché à mes yeux, que ce fût moi qui m'éloignais de toi ou toi qui me quittais : tout ce que je sais,

c'est que je me retrouvai tout à fait en moi-même, croyant venir de quelque part, et je rentrai dans la tente (de mon corps) comme auparavant. Aussi, au souvenir de la beauté de ta gloire et de tes paroles, marchant, assis, mangeant, buvant et priant, je pleurais et vivais dans une joie ineffable, de t'avoir reconnu, toi le Créateur de l'univers – oui, comment ne me serais-je pas réjoui ? Pourtant le chagrin me reprenait, et le désir de te voir encore une fois de la même façon, quand, un jour que j'étais allé saluer l'image immaculée de Celle qui t'a enfanté et que je me prosternai devant elle, toi-même, avant que je me fusse relevé, au-dedans de mon cœur misérable, comme si tu l'avais transformé en lumière, tu te fis voir; et alors je connus que je te possède consciemment en moi. A dater de ce jour, ce ne fut plus en me souvenant de toi et des choses qui t'entourent que je t'aimais, et pour le souvenir de ces choses; mais, que ce fût véritablement toi, l'amour subsistant, que je possédais en moi, telle fut (dès lors) ma foi ! Oui, l'amour même, voilà réellement ce que tu es, ô Dieu !

C'est donc en (cette) foi qu'a été plantée l'espérance en elle qu'elle a été abreuvée par la pénitence et les larmes, avant d'être encore éclairée par ta lumière, de s'enraciner et de prendre une belle croissance. Ensuite c'est toi-même, le bon Artisan et Créateur, qui l'es approché avec le couteau des épreuves, je veux dire de l'humilité, pour ôter les rameaux superflus des pensées qui s'élevaient bien haut en l'air, – et sur la seule espérance, comme sur la racine unique de l'arbre, tu as greffé ta sainte charité. En la voyant donc croître de jour en jour et me parler continuellement – ou plutôt par elle c'est toi qui m'enseignais et m'éclairais –, je vis dans la joie, comme si j'étais déjà parvenu au delà de toute foi et espérance, ainsi que Paul le proclame en ces termes : «En effet, ce que l'on voit, à quoi bon l'espérer encore ?» Si donc moi je te possède, qu'espérer d'autre ?

«Écoute un peu,» m'as-tu encore dit, Maître, «de même que tu vois le soleil dans les eaux, mais que ce n'est absolument pas lui-même que tu vois, surtout quand tu te penches, de même représente-toi, je t'en prie, ce qui se passe en toi. Prends des précautions et tâche de me contempler sans cesse, de façon pure et claire, comme le soleil dans les eaux pures, au-dedans de toi : après quoi, comme je te l'ai dit, tu seras jugé digne de me voir et de même après la mort. Sinon, le cycle entier de tes oeuvres, de tes peines et de tes paroles que voici, loin de te servir à quelque chose, te vaudra une condamnation plus (sévère) et te rapportera une plus (lourde) tribulation, s'il est vrai, comme tu l'entends dire, que «les puissants seront puissamment éprouvés». En effet, pour qui est né pauvre, la pauvreté n'est pas le même motif de honte, ni le chagrin qu'elle cause un chagrin aussi vif, que pour qui a été riche, glorieux, élevé, familier de l'empereur terrestre, et ensuite, déchu de tous ces (avantages), est tombé dans l'extrême misère –, bien qu'il n'en aille pas de même selon qu'il s'agit des choses terrestres et visibles, ou réellement des choses spirituelles et invisibles : car à ceux qui, pour quelque motif; sont déchus de l'amitié et du service de l'empereur terrestre, il reste permis d'avoir la propriété et la jouissance de ce qui leur appartient, et de vivre; mais quelqu'un déchoit-il de mon amour et de mon amitié, plus aucune vie possible pour lui – car sa vie c'est moi–, mais aussitôt, dépouillé de tout, il est livré comme prisonnier à ses ennemis qui sont les miens, qui le saisissent et, pour prix de la bienveillance et de l'amour qu'il avait d'abord eu pour moi, l'attaquent avec plus de rage encore et le châtient en se riant et en se moquant de lui.»

Oui, Roi de toute sainteté, c'est bien là la vérité, je t'en crois moi aussi, toi mon Dieu, et prosterné devant toi je te supplie, conserve-moi, moi le pécheur indigne que tu as pris en pitié, et ce plant de ton amour que tu as greffé sur l'arbre de mon espérance, par ta puissance fortifie-le. Qu'il ne soit pas secoué par les vents, qu'il ne soit pas brisé par la tempête, qu'il ne soit pas arraché par quelque ennemi, qu'il ne soit pas brûlé par les feux de la négligence, qu'il ne soit pas desséché par la paresse et la dissipation, qu'il ne soit pas entièrement anéanti par la vanité. Car, tu le sais, toi l'auteur en moi de ces dons et de ces oeuvres, pour cela je ne trouve de secours auprès d'aucun homme. En effet, (celui qui était) mon aide et mon secours, ton apôtre, tu m'as selon ta volonté retiré sa présence corporelle. Tu connais ma faiblesse, tu sais ma misère et mon impuissance pour tout. Ainsi, pour ces raisons, sois compatissant, davantage encore à partir de maintenant, à mon égard, toi le Seigneur riche en compassion. Je me prosterne de (tout) cœur devant toi, pour que tu ne m'abandonnes pas à ma volonté, toi qui as tant fait pour moi, – mais dans ton amour consolide mon âme et fais-y enraciner solidement ton amour, afin que, selon ton immaculée, sainte, infaillible promesse, tu sois en moi et que je sois en toi, que je sois abrité par cet amour et l'abrite et le garde en moi; qu'en lui toi, Maître, tu me considères et que par lui je sois, moi, rendu digne de te voir, pour le moment comme en un miroir – ainsi que tu l'as dit – et en énigme, mais alors, dans l'amour total, Totalement, toi qui es l'amour et as daigné être ainsi appelé, parce qu'à toi revient toute action de grâce, puissance, honneur et adoration, à toi Père,

Fils et saint Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles sans fin, les siècles des siècles.
Amen.